L'ABEILLE.

Journal officiel de l'Etat, du Conseil Général de la Nouvelle-Orléans, de la Paroisse et de la Troisième Municipalité.
Imprimé par J. Boyeldieu.

NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 22 NOVEMBRE 1836.

ELECTION DU PRESIDENT.

La malle d'hier nous donne le résultat de plusieurs comtés de la Pensylvanie, et d'après le *Pennsylvanien*, Van Buren a une majorité de 3,500 voix. On n'avait pas encore les retours de 4 à 5 comtés.

SUR M. LIVINGSTON.

La perte d'un jurisconsulte aussi distingué que l'était Mr. E. Livingston, a eu plus de retentissement au loin que chez nous même; et ce n'est pas d'aujourd'hui que date cette sorte d'ostracisme dont un élection populaire consacre la généralité!

Nous ne rechercherons pas ici les causes d'une injustice si commune; et nous nous contenterons de faire connaître les dispositions prises par le gouvernement de Guatemala pour obtenir de la Législature de rendre honneur à la mémoire d'un homme dont les travaux ont été plus appréciés à l'étranger qu'ils ne l'ont été chez nous, pour qui ses codes avaient été faits. L'application en a semblé difficile; mais on a pu-t-il empêcher de reconnaître tout ce qu'ils renferment d'utile et d'humain. C'est à la Louisiane, surtout, à rendre justice à la mémoire d'un citoyen qui y est distingué longtems par son zèle pour l'amélioration des institutions; et bien que sa carrière diplomatique ne lui ait pas acquis des suffrages si universels, il n'en a pas moins mérité d'être regretté comme un grand citoyen; et n'une personne que son nom mériterait d'être honoré par un souvenir national.

Le président de Guatemala, en transmettant la nouvelle de la mort de M. Edward Livingston, a adressé la communication suivante au congrès de ce pays:

"Edward Livingston, l'auteur célèbre des codes adoptés par cet Etat, est mort à sa résidence de campagne près de New-York, dans le mois de mai dernier.

"Cette nouvelle affligeante nous a été communiquée par M. Dewitt, chargé d'affaires des Etats Unis auprès de notre gouvernement.

"Le gouvernement a adressé à la législature la communication officielle suivante:

"Il a rempli le pénible devoir d'annoncer aux représentants la nouvelle affligeante de la mort d'Edward Livingston, dont le premier magistrat a été informé par une lettre du chargé d'affaires des Etats-Unis.

"M. Livingston était l'auteur des codes qui ont été adoptés dernièrement par l'assemblée, codes vraiment dignes d'un peuple libre. Il nous honorait de sa correspondance, et en mort il rompt des relations qui étaient très avantageuses pour notre pays.

"Nous lui devons des témoignages dignes d'une illustre mémoire, et le gouvernement ne doute pas que la chambre ne les décrète, tels que le dicte notre reconnaissance.

"Guatemala 1er. août. C. SALAZAR".

Nouvelles d'Angleterre de douze jours plus récentes.

Le courrier d'hier soir nous a apporté nos liasses de journaux qui annoncent l'arrivée à New York du navire paquebot Virginia, parti de Liverpool le 8 octobre, par lequel nous apprenons les nouvelles suivantes:

La dispute qui existait entre le ministre de Montebello, chargé d'affaires de France en Suisse, et le Directoire Helvétien, vient d'occasionner une rupture ouverte entre les deux gouvernemens. *Le Morning Chronicle* du 6 s'exprime ainsi sur le contenu d'une note diplomatique du ministre français: "c'est un écrit scandaleux rempli de fausses assertions, de puérales susceptibilités, et faisant allusion à la différence de force des deux gouvernemens"

Le Directoire Helvétien s'est assemblé le 28 septembre, pour prendre en considération la communication du gouvernement français, et fait par adopter les résolutions suivantes:

La convocation d'une Diète extraordinaire pour le 17 octobre; l'invitation à tous les cantons d'y envoyer leurs députés, et de les revêtir des instructions et des pouvoirs nécessaires pour agir dans cette assemblée; l'ordre au chargé d'affaires Helvétien à Paris de rompre avec le gouvernement français et d'en donner connaissance au cabinet de Louis-Philippe.

La légation française, de Berne, a fermé ses portes et refuse de signer les passeports et même les visas nécessaires pour recevoir de France les rentes et les pensions qui peuvent être dues à des résidens en Suisse. Ce qui concerne cette dernière mesure paraît très sévère et faite dans l'intention d'exaspérer contre le gouvernement Suisse tous ceux que cela intéresse. Cependant, pour empêcher d'atteindre ce but le Directoire Helvétien a déclaré qu'il n'accepterait des moyens de pourvoir au paiement de ces rentes et pensions ainsi arrêtées. Quoique par suite de cela aucun passeport pour France ne soit donné, cependant le duc de Montebello a fait une exception en faveur des réfugiés.

Des nouvelles de Paris annoncent que la flotte réunie à Toulon, et qui paraît nombreuse, se prépare pour un long service, des provisions ayant été faites pour six mois; le lieu de sa destination est encore ignoré et donne matière à des conjectures.

Une tempête terrible s'est fait sentir sur les côtes d'Angleterre pendant la fin de septembre et le commencement d'octobre, ce qui a occasionné des pertes considérables et causé la mort d'un grand nombre d'infortunés.

—Le traitement médical de Mme Malibran, pendant sa dernière maladie, semble exciter l'attention publique; les journaux se sont empressés d'en parler, et le docteur Bellsomini a été contraint de donner un exposé de cette maladie.

—Des lettres de Rome parlent de la soudaine disparution de don Miguel et de nombre de réfugiés espagnols et portugais qui lui formaient une petite cour dans cette capitale du monde chrétien. On prétend qu'un certain général français, dont le nom n'est pas le précurseur du grand succès, ainsi que plusieurs officiers allemands, font partie de cette nouvelle croisade qui paraît avoir été préparée avec grand mystère. Les derniers évènemens de Lisbonne semblent avoir excité l'ardeur de ces chevaliers errans, qui sans doute déploieront tous leurs moyens et feront de grands efforts pour opérer au Portugal une contre-révolution en faveur du prétendant.

—Les nouvelles de Madrid du 27, ne contiennent rien d'intéressant. Une protestation de la société des "Régénérateurs du Peuple" contre le refus du gouvernement d'autoriser ses assemblées, a eu lieu. Ce document, qui est daté du 23, est signé par L. Calvo de Rozas, président; A. de Torrejay Calderon, H. de Solas y Guiroga et G. Valdiviere, secrétaires; et L. Calvo, trésorier.

Dans l'*Espagnol* se trouve publié un rapport officiel et détaillé d'une attaque faite sur Prats de Hunanes, en Catalogne, le 8 de septembre, par le général carlistie Marotto, avec 4 pièces d'artillerie et 3000 hommes appartenant aux bandes de Tristani, Ras d'Erolas, Haret de Copons, Burjo, Caballeria, Roquina, El Muchaco (qui s'est dernièrement échappé de France), et Zorella. Ce rapport annonce que les carlistes ont été repoussés. Une lettre particulière de Madrid nous apprend que le brigadier Alaix, supposant que Gomez était transporté dans la direction de Cabra de Mortiel, était rentré à Villarobledo.

—Les correspondances particulières fournissent des détails du théâtre de la guerre dans le nord de l'Espagne. Don Carlos était à Estella le 26. Le gén. Villarréal a transporté son quartier général à Salinas, après avoir favorisé, en se portant dans la vallée de Ména, la marche du brigadier Sanz qui, à la tête de plusieurs bataillons, a traversé Santander en se portant dans les montagnes des Asturies. Le 26, 2500 hommes se sont embarqués à St. Sébastien pour Gijon, dans les vues de s'opposer à l'invasion des carlistes.

Une lettre de Hernani du 20, annonce que dans l'affaire qui eut lieu le 27 à La Barte, les mercenaires ont été mis honteusement en déroute, après avoir éprouvé une perte de cent hommes et de quatre officiers.

La comte Boyine de Lescar Maubourg, nouvel ambassadeur à Madrid, est arrivé à Bayonne le 21.

Un portugais nommé Gomez a été arrêté à Londres, comme étant l'individu qui avait déposé à la poste de Liverpool, des lettres ostensant de la poudre fulminante, et adressées à différentes personnes de l'Ile de Cuba. L'une de ces lettres était adressée à "el Exo. Señor Don. Miguel Tacon, capitan general del gobernado de la Habana" une autre lettre était adressée "A la señora de General de Chirino del defunto D. Bonome Bruton, de la Habana."

Les nouvelles de la Hollande et de l'Allemagne continuent les rapports qui circulaient à Anvers, on parlait de l'entrée des troupes hollandaises dans Sas-de-Gan, et de la nécessité d'une nouvelle invasion de la Belgique par les Hollandais.

La Gazette d'Amsterdam en faisant quelques observations, ajoute que l'on ne pouvait savoir d'où venaient de semblables bruits, et qu'aucun mouvement de troupes n'ayant eu lieu sur aucune partie des frontières, on ne savait qui pouvait donner lieu de pareil actes d'hostilité.

L'évacuation complète de la forteresse turque de Silistrie par les russes a eu lieu. Les agens de France et d'Angleterre qui se trouvaient présents au départ de ces troupes n'ont été traités avec respect par le gouverneur de la forteresse, et sont partis sur les galiotes de l'état major russe. Cette division de Pascado russe était composée à Jassy et se rendant en Wynlachie. Leur nombre total s'élève à 16,000 hommes, qui dirait-on, devait faire une quarantaine à Lesward et Silistrie.

Des lettres de Paris annoncent que la flotte réunie à Toulon, et qui paraît nombreuse, se prépare pour un long service, des provisions ayant été faites pour six mois; le lieu de sa destination est encore ignoré et donne matière à des conjectures.

Une tempête terrible s'est fait sentir sur les côtes d'Angleterre pendant la fin de septembre et le commencement d'octobre, ce qui a occasionné des pertes considérables et causé la mort d'un grand nombre d'infortunés.

—Le traitement médical de Mme Malibran, pendant sa dernière maladie, semble exciter l'attention publique; les journaux se sont empressés d'en parler, et le docteur Bellsomini a été contraint de donner un exposé de cette maladie.

—Des lettres de Rome parlent de la soudaine disparution de don Miguel et de nombre de réfugiés espagnols et portugais qui lui formaient une petite cour dans cette capitale du monde chrétien. On prétend qu'un certain général français, dont le nom n'est pas le précurseur du grand succès, ainsi que plusieurs officiers allemands, font partie de cette nouvelle croisade qui paraît avoir été préparée avec grand mystère. Les derniers évènemens de Lisbonne semblent avoir excité l'ardeur de ces chevaliers errans, qui sans doute déploieront tous leurs moyens et feront de grands efforts pour opérer au Portugal une contre-révolution en faveur du prétendant.

—Les nouvelles de Madrid du 27, ne contiennent rien d'intéressant. Une protestation de la société des "Régénérateurs du Peuple" contre le refus du gouvernement d'autoriser ses assemblées, a eu lieu. Ce document, qui est daté du 23, est signé par L. Calvo de Rozas, président; A. de Torrejay Calderon, H. de Solas y Guiroga et G. Valdiviere, secrétaires; et L. Calvo, trésorier.

Dans l'*Espagnol* se trouve publié un rapport officiel et détaillé d'une attaque faite sur Prats de Hunanes, en Catalogne, le 8 de septembre, par le général carlistie Marotto, avec 4 pièces d'artillerie et 3000 hommes appartenant aux bandes de Tristani, Ras d'Erolas, Haret de Copons, Burjo, Caballeria, Roquina, El Muchaco (qui s'est dernièrement échappé de France), et Zorella. Ce rapport annonce que les carlistes ont été repoussés. Une lettre particulière de Madrid nous apprend que le brigadier Alaix, supposant que Gomez était transporté dans la direction de Cabra de Mortiel, était rentré à Villarobledo.

—Les correspondances particulières fournissent des détails du théâtre de la guerre dans le nord de l'Espagne. Don Carlos était à Estella le 26. Le gén. Villarréal a transporté son quartier général à Salinas, après avoir favorisé, en se portant dans la vallée de Ména, la marche du brigadier Sanz qui, à la tête de plusieurs bataillons, a traversé Santander en se portant dans les montagnes des Asturies. Le 26, 2500 hommes se sont embarqués à St. Sébastien pour Gijon, dans les vues de s'opposer à l'invasion des carlistes.

Une lettre de Hernani du 20, annonce que dans l'affaire qui eut lieu le 27 à La Barte, les mercenaires ont été mis honteusement en déroute, après avoir éprouvé une perte de cent hommes et de quatre officiers.

La comte Boyine de Lescar Maubourg, nouvel ambassadeur à Madrid, est arrivé à Bayonne le 21.

Un portugais nommé Gomez a été arrêté à Londres, comme étant l'individu qui avait déposé à la poste de Liverpool, des lettres ostensant de la poudre fulminante, et adressées à différentes personnes de l'Ile de Cuba. L'une de ces lettres était adressée à "el Exo. Señor Don. Miguel Tacon, capitan general del gobernado de la Habana" une autre lettre était adressée "A la señora de General de Chirino del defunto D. Bonome Bruton, de la Habana."

Les nouvelles de la Hollande et de l'Allemagne continuent les rapports qui circulaient à Anvers, on parlait de l'entrée des troupes hollandaises dans Sas-de-Gan, et de la nécessité d'une nouvelle invasion de la Belgique par les Hollandais.

La Gazette d'Amsterdam en faisant quelques observations, ajoute que l'on ne pouvait savoir d'où venaient de semblables bruits, et qu'aucun mouvement de troupes n'ayant eu lieu sur aucune partie des frontières, on ne savait qui pouvait donner lieu de pareil actes d'hostilité.

L'évacuation complète de la forteresse turque de Silistrie par les russes a eu lieu. Les agens de France et d'Angleterre qui se trouvaient présents au départ de ces troupes n'ont été traités avec respect par le gouverneur de la forteresse, et sont partis sur les galiotes de l'état major russe. Cette division de Pascado russe était composée à Jassy et se rendant en Wynlachie. Leur nombre total s'élève à 16,000 hommes, qui dirait-on, devait faire une quarantaine à Lesward et Silistrie.

Du 7 octobre. Le nouvel ambassadeur de France, le comte Pontois, est arrivé ici avant-hier. Il a eu une longue conférence avec le ministre des affaires étrangères, et le secrétaire général de l'ambassade française à Londres. Rien jusqu'ici n'a transpiré au sujet de notre cour vis-à-vis; on a fait l'observation que deux Compagnies de la garde de cette ville n'avait l'air d'être très satisfait.

La confiance paraît s'être rétablie à l'égard de l'ambassade d'Espagne. On pense que la déclaration des deux cabinets de Madrid et de Paris, aura beaucoup de poids pour consolider les intérêts de cette alliance et sur lesquels les intrigues étrangères paraissent déjà avoir porte leurs vues. Le comte Sebastiani a dit qu'il, en, prendre cette déclaration à Londres, en départ est fixé au 1er. octobre.

Les journaux français du 30 septembre continuent quelques discussions sur l'état présent du commerce de France. D'après un article qui a paru dans le Journal des Débats, [illegible] paraît qu'il n'y a nulle apparence de [illegible] dans ce pays. Le Journal du Commerce [illegible] sous un aspect assez rassurant de ce sujet. [illegible] beaucoup de peine pour ramener l'inquiétude des [illegible] et leur prouver que la crainte de voir la dépréciation des effets commerciaux n'est nullement fondée. Cette même feuille [illegible] qu'il y a moins de danger à courir en France qu'en Angleterre, à ce sujet; la raison qu'il en donne c'est qu'en France il y a en circulation beaucoup plus d'or et d'argent qu'en Angleterre, et beaucoup moins de papier billets. Il affirme que le montant des billets de la banque de France en circulation dans le royaume, ne s'élève pas maintenant à la moitié de ce qu'il était en 1819 et 1820. Il est vrai qu'il s'est formé dernièrement de nouvelles banques à Lyon, à Marseille et à Lille, et que la banque de France a formé des branches à Reims et à St.-Etienne, mais ces nouveaux établissemens n'ont pas encore fait beaucoup d'affaires.

On écrit de Perpignan, dans les Pyrénées-orientales le 14 septembre, ce qui suit. Le général Marotto est depuis quelque temps en Catalogne où il s'occupe d'organiser une insurrection, mais il rencontrera beaucoup d'obstacles. Il a établi ses quartiers généraux à Burada. Le 9, ce général avec les lieutenants El Muchaco, Tristani et Boqueta à la tête de cinq à six mille hommes fit une attaque sur la place forte de Prato de Lauzannos. Les ouvrages extérieurs furent emportés d'assaut, et la petite garnison, composée d'environ trois cent hommes, s'enferma dans l'église où elle soutenu bientôt, tout prêts sans l'arrivée soudaine du brigadier Ayerbe, à la tête de trois mille hommes. Les combattants, alors, à la baïonnette, mit hors de combat deux troupes et les carlistes malgré leur supériorité numérique ils furent forcés de se retirer sur Berado. On assure que les soldats du prétendant sont pourvus en abondance de provisions et de munitions de guerre, mais qu'ils manquent de vêtements.

Il n'est pas facile, dans la polémique, d'être à la fois piquant et logique: et l'attrait de la satyre a plus d'une fois égaré les plus [illegible]. Nous en avons la preuve dans la réponse que nous a faite hier l'auteur du communiqué du 17 novembre, sur M. Joseph Bonaparte. On retrouve dans cette pièce, tout le fiel qui avait inspiré la première; nous y rencontrer le moindre argument qui puisse infirmer les justes éloges que nous avons donnés à un caractère justement apprécié aux Etats Unis. Nous n'avons que trop *compris l'esprit* de l'article en question; et, sans avoir prétendu faire l'Aristarque, nous n'avons fait que repousser l'odieux qui résultait pour notre feuille d'évidentes calomnies, puisées, peu nous importe où, contre un caractère en faveur duquel nous invoquions le témoignage de la Pensylvanie où avait résidé plus particulièrement l'illustre personnage. Il est, ce sujet de la *délicate ironie* lancée contre la *vieille friperie royale*, et sur ce *défroque républicaine*, que nous *parlerons Pensylvanie*, et ce serait bien à nous à dire que l'anonyme ne nous a pas *compris*! Mais, comme nous combattons sur notre propre terrain, il serait peu séant de frapper sans réserve partout où l'auteur nous prête le flanc. En effet, qu'avons nous besoin de recourir aux *morts de Juillet*, et quel rapport y a-t-il entre les prétendues intentions de Joseph, ou celles que l'on prête à Lucien son frère, et la défense que nous avons prise d'un caractère respectable? Avons-nous dit un mot qui tende à ramener ces nobles proscrits sur la scène politique? et, si nous avons comparé la philosophie de Joseph, dans ses jardins, à celle de Diocletien à Salone, nous n'avons voulu faire ni de l'histoire ni du pédantisme; mais rappeler seulement un exemple de la grandeur déchue, se consolant, dans sa retraite, des vicissitudes de la fortune.

Nous n'avons pas prétendu non plus entrer en discussion sur la divergence qui a existé entre la manière de voir de Joseph, au sujet des affaires d'Espagne; et la haute politique du grand, oui, du grand Napoléon. La question n'était pas le même, ou du moins n'était pas envisagée sous le même point de vue par les deux frères. Joseph avait pris au sérieux ses obligations comme roi d'Espagne, ainsi qu'il les avait prises comme roi de Naples. Il n'avait en vue que des moyens de conciliation; et déjà plusieurs grands personnages s'étaient ralliés à lui, quand la réunion de la Catalogne à l'empire français leur inspira des craintes sérieuses sur l'indépendance de l'Espagne. Les représentations de Joseph à son frère furent vaines; et ses efforts pour maintenir les droits de sa couronne ont dû passer aux yeux de ceux qui étaient initiés à la haute politique de l'empereur, pour une faute politique. C'est de cette opinion plus ou moins répandue dans la nombreuse nomenclature de mémoires dont nous *écrase* l'auteur anonime, qu'il argue contre *Joseph*; et ce serait à notre sens un des ces plus beaux titres aux yeux de la postérité que sa noble résistance à son frère. Nous avons dit que l'auteur de l'article "Joseph Bonaparte" le présentait comme terroriste, et nous avons dit vrai, si la carmagnole et le bonnet rouge, qu'on l'accuse de pouvoir *montrer encore dans sa défroque républicaine*, ont été les insignes de le terreur. Or, y a-t-il de la logique, de la bonne foi même, à dire à la fois que Joseph Bonaparte s'offre aux républicains sous cet odieux bagage; et, dans un autre endroit, qu'il cherche à diviser le parti républicain en voyageant sur les frontières de France. Nous ne croyons ni aux projets que l'on prête au prince de Canino, ni à ceux que l'on attribue bien gratuitement au comte de Survilliers; mais nous croyons fermement au noble caractère et au patriotisme des deux frères du grand homme, du Grand Napoleon! Ici doit s'arrêter notre réplique, puisque c'est ici que l'auteur de l'attaque sort de la question. Nous aurons peine à répondre d'ailleurs au reste de son article, dont nous n'avons, en effet, compris ni la lettre ni le sens, et dans lequel l'imagination de l'auteur a assemblé un déluge de paroles qui hurlent, comme disent les modernes, de se trouver ensemble. Il paraît s'être donné la tâche de jouer au *mot placé* ou *Palouque, pommes de terre, orgues de Barbarie, sont pour* nous des *mots* à chercher que nous trouverons peut-être quand nous aurons le temps, et le bonheur de jouer avec l'auteur aux jeux innocens!

Nous ne terminerons pas sans dire un mot de la précipitation avec laquelle on lit par fois les élucubrations des pauvres journalistes; et nous en citerons pour exemple l'esprit d'ironie que certains lecteurs auraient cru voir contre la France dans notre article intitulé: "Un duel au Mexique"; en même dans celui par lequel nous prétendons [illegible] le caractère de Joseph Bonaparte. Nous en appelons au public mieux informé, qui daignera peut-être jeter un nouveau coup d'œil sur des articles déjà sans doute oubliés, mais dont il est pourtant bon de ne pas méconnaître l'esprit.

REVUE ETRANGERE.

Notes d'un voyageur.

LA VICTIME.

Tenth is strange,
Stranger than fiction.
(LORD BYRON.)

Je fumais tranquillement ma pipe dans la salle commune d'une petite auberge située sur la route de Northampton, mais trop écartée ce que disaient mes cinq ou six compagnons de voyage, lorsque l'un d'eux, assez joli homme, bien qu'entre deux âges, se leva tout à coup, et après plusieurs heures qui avaient l'air de demander qu'on fît silence, dit d'un air grave et doctoral: "Messieurs....

—Coutez! écoutez! crièrent ceux qui l'entouraient.

—Messieurs, reprit-il, vous avez tous raconté des histoires plus ou moins extraordinaires que j'ai écoutées avec grand plaisir, parce que je les crois vraies, en dépit de quelques situations qui m'ont semblé terriblement merveilleuses."

Un "Oh! oh! "négatif sortit de toutes les bouches et interrompit de nouveau le narrateur.

"Quant à l'aventure que je vais vous raconter, messieurs, elle n'arrive pas tous les jours, par la seule raison qu'elle m'est arrivée à moi pendant la nuit."

Un éclat de rire général accueillit ce mauvais calembourg.

—A la 26 de la première journée d'un voyage que je fis de Décembre à Londres, au mois de décembre de l'année 1794, j'arrivai à une petite auberge, la seule habitation qu'on pût trouver à dix milles à la ronde. La nuit était noire et froide, de larges gouttes de pluie commençaient à tomber; aussi me trouvai-je fort heureux de rencontrer cet abri, quelque mauvais qu'il me parût. Après avoir vu mettre mon cheval à l'écurie et mes cabriolet sous la remise, j'entrai dans la salle des voyageurs, espèce de cabaret enfumé. Un feu gai et pétillant brillait dans la cheminée; il composait un peu la pauvreté de l'ameublement, mais en objet contrastait d'une manière désagréable avec les sombres visages de trois hommes assis à l'autre bout de la chambre.

Je ne suis pas plus brave qu'un autre, mais je ne manque pas non plus d'un certain courage; j'avoue que l'apparence de ces hommes me donna quelque inquiétude, et que je commençai à regretter de n'avoir pas poussé jusqu'au premier village, en dépit de la pluie. Je soupçonnai.

Garçon, apportez-moi un verre de grog et une pipe.

—Oui, monsieur, me répondit un rustre au visage sale et grimaçant, qui faisait l'office de sommelier, de garçon d'écurie, etc.

—Pauvre malheureux! dit un des trois hommes à voix basse, mais assez haut dénoncion pour que je pusse l'entendre, pas d'autre moyen que la fenêtre.

Tous les trois me regardèrent fixement.

Une sueur froide me mouillait le front, tout mon corps tremblait, mes genoux s'entrechoquèrent, et j'allais, je crois, m'évanouir, si je ne m'étais hâté d'avaler mon grog.

—Eh bien, voulez-vous? Que puis-je faire à cela? Il le faut; ils le demandent; si je m'en tire [illegible] de ces trois hommes m'en ne laissera sous-vie [illegible] comme pour servir de [illegible].

—Bon soir, monsieur, dirent-ils tous trois d'une voix rude, en passant près de moi.

—Bon soir, messieurs, répondis-je. Vous ne partirez pas, je le crois.

[illegible] ferment la porte. [illegible] Je me mettais [illegible] qui se trouvait [illegible] dans [illegible] les paroles qu'il me disait. Tout redevint silencieux.

Resté seul, je bourrai ma pipe, fis de nouveau remplir mon verre et me plaçai au feu. Les mots chien.... loin à aller.... tuer.... me résonnaient sans cesse aux oreilles. Allons, je suis perdu, pensai-je, je vais être assassiné, cela est clair! Je bus mon grog à petites gorgées. Que faire? me dis-je en moi-même, je n'ai pas d'armes, je n'ai si jamais porté. Je mis sur que ces hommes m'ont déjà nommé mon cheval et mon cabriolet. Ah! malheureux que je suis!

Je me levais pour aller voir si j'avais deviné juste, lorsque je me arrêtai par le son d'une voix jeune et suave qui me dit:

—Ne voudriez-vous pas que l'on bassinât votre lit, monsieur?

—Qui, je me retournai, mes sieurs, et vis devant moi une fille ou une femme voudrait toujours en avoir sous les yeux. C'était une jeune fille belle comme le jour, ses cheveux noirs retombaient en bouches épaisses sur son cou et ses épaules, ses grands yeux bruns étaient brillans et doux, son visage blanc et rose, sa taille délicieuse.

Je ne puis supporter qu'on bassine mon lit; pourquoi, je l'ignore, mais voilà cela est. Aussi, répondis-je le plus gracieusement que je pus: Je vous remercie, ma chère, vous êtes très aimable; quand je voyage je n'ai pas l'habitude de.... Ainsi, ma chère....

Elle allait se retirer —ma chère, balbutiai-je, ne pouvant me résoudre à perdre ainsi la société de cette charmante créature.

—Mon nom est Betsy, monsieur, me dit-elle, en souriant, ce qui la rendait cent fois plus belle.

—Eh bien! ma chère Betsy, je vous dirai que vous êtes jolie comme un cœur.

Vous vous rappellerez, messieurs, que j'avais bu deux verres de grog, de grog très fort.

—Désirez-vous quelque chose, monsieur? me dit-elle sans paraître m'avoir entendu.

—Oui, ma chère Betsy; je vous demanderai un baiser sur vos lèvres de corail.

—Comme il crie une voix de Stentor.

La porte s'ouvrit, et livra passage à un grand et vigoureux gallinacé que je n'avais pas encore eu le plaisir de voir.

—Que faites-vous ici, Bess? Lukin ne peut-il répondre à la sonnette? Allons, sortez! et allez vous mettre au lit. Quant à vous, monsieur, ajoute-t-il en me considérant comme un jeune négrande sa proie, si vous ne savez pas vous conduire comme il faut dans une maison honnête, vous trouverez quelqu'un qui vous apprendra à savoir vivre; et cela, avant qu'il soit long temps.

Je crus voir déjà briller sur ma poitrine la lame d'un poignard. Les paroles de mauvais augure que j'avais entendues me revinrent à l'esprit. Ces hommes à figure rébarbative, leurs manières suspectes, l'isolement de la maison, tout venait confirmer mes soupçons. La jeune fille aussi! n'était probablement quelque pauvre enfant enlevée de Londres. Je me souvins de vieux romans que j'avais lus dans ma jeunesse, des histoires de princesses enlevées par des brigands, et obligées de leur servir d'échanson et quelquefois de femme. Hélas! cette délicieuse Betsy était-elle la compagne d'un misérable comme celui qui venait de me parler? le fiancé d'un cette idée, et me repentis de me mêler d'agir ainsi. Peut-être, si je m'y étais pris autrement, aurais-je pu savoir son histoire, l'arracher à une vie de misère et d'opprobre, et me sauver avec elle.

Lukin entra. Il pouvait être onze heures du soir.

—Voici votre lumière, monsieur, me dit-il en me présentant un flambeau allumé. A quelle heure désirez-vous être réveillé? La maison est en ne peut plus tranquille, et les voyageurs qui s'y arrêtent dorment ordinairement *fort long-temps*.

Je crus distinguer un sourire sur son visage pendant qu'il prononçait ces derniers mots

—A six heures, lui répondis-je.

—Ah! j'oubliais, ajouta-t-il, pardon, monsieur; le fils du maître de la maison qui est retenu là-haut dans son lit par la goutte, m'a chargé....

—Le perroquet que j'ai vue tout à l'heure est le fils de l'aubergiste?

—Oui, monsieur. Maître Grégory donc, m'a chargé de vous dire qu'il regrettait de vous avoir parlé un peu rudement tout à l'heure; il a reçu deux ou trois amis aujourd'hui et ils ont bu ensemble quelques verres d'eau de vie, vous comprenez.

—Bien, bien, lui dis-je. Je pris le flambeau et sortie de la chambre. Je ne pensai près de Betsy à laquelle j'aurais bien voulu adresser quelques mots d'excuse, mais l'œil sévère de maître Grégory était fixé sur moi, je me contentai de m'incliner légèrement.

—Bon soir, monsieur, me dit-elle.

Oh! le son de sa voix, l'air de son visage, le regard qu'elle jeta sur moi, me firent une impression que je n'oublierai de ma vie!

—Par ici, s'il vous plaît, monsieur, cria une voix. C'était celle de Grégory qui s'avança de mon côté et me conduisit dans la petite chambre qu'on m'avait préparée.

Maintenant, me dis-je, en me jetant sur une chaise, que va-t-il arriver? Je n'avais rien pour me défendre, et en regardant autour de moi, je n'aperçus pas même un poker (espèce de barre de fer avec laquelle on remue le charbon de terre). Je me rappelai tout à coup les mots: *Par la fenêtre*, que j'avais entendu prononcer. Je m'en approchai: rien ne la fermait solidement, et pour comble de malheur une partie des vitres avaient été remplacées par des feuilles de papier. Près de cette fenêtre se trouvait une porte qui conduisait Dieu sait où: j'essayai de l'ouvrir, mais elle résista à tous mes efforts. J'étais mon habit et le déposai sur une chaise, puis regardai sous le lit. Je m'en approchai déjà pour le regarder, lorsque tout à coup j'entendis comme un soupir étouffé; on eût dit une personne cherchant à se débarrasser d'un fardeau qui l'oppressait. Le bruit venait évidemment du lit; je regardai: grand Dieu! mes draps remuaient. C'est fait de moi, pensai-je, et je restai pétrifié, m'attendant à chaque minute à voir le plancher s'ouvrir et le lit descendre graduellement, comme dans les histoires de voleurs. Un mouvement grièmement se fit entendre, le lit fut de nouveau remué; mes dents claquèrent; un nuage passa sur mes yeux; j'allais crier au meurtre quand soudain de dessous la couverture un—

—Un homme! cria l'auditoire.

—Non, messieurs, un chien, reprit le narrateur, un énorme chien de Terre-Neuve.

Tout le monde se mit à rire; chacun fit remplir son verre, et quand le silence se fut rétabli, notre compagnon de voyage acheva son histoire en ces termes:

—J'ouvris la porte, et le chien s'en alla. C'était le même qu'avait réclamé un des trois hommes que j'avais trouvés établis dans la salle commune à mon arrivée dans l'auberge. Comme je l'appris plus tard, il affectionnait particulièrement la chambre et le lit que je devais occuper.

L'issue comique de cette aventure dissipa presque complètement mes craintes; aussi, après une dernière visite dans tous les coins et recoins de la chambre, je me couchai et me confiai à la garde de la Providence.

J'avais dormi deux heures environ, quand un bruit qui venait de la porte placée près de ma fenêtre me réveilla en sursaut. Les nuages qui glissaient rapidement sur la voûte du ciel, découvraient par intervalle le disque argenté de la lune, dont la pâle lueur éclairait alors une partie de ma chambre et me permettait de distinguer une foule de personnages peints sur le papier qui recouvrait les murailles. Ces figures semblaient danser, lever les mains en signe de triomphe et me faire signe de les suivre. Je refermai les yeux et tâchai de me rendormir; j'y étais parvenu, lorsqu'un nouveau bruit qui partait cette fois de la fenêtre, me rendit à mes craintes. Ah! mes amis, quelle angoisse, lorsque je vis un homme debout devant cette fenêtre. La lune tombait en plein sur lui; je n'eus pas de peine à le reconnaître pour un des trois hommes dont j'ai parlé; il faisait signe à ses compagnons. En ce moment la fenêtre s'ouvrit, et une minute après les deux autres parurent: ils portaient quelque chose que je pris pour le cadavre d'un homme. A cette vue, la force me manqua, je ne pouvais plus respirer, je râlais comme un mourant.

Tous trois entrèrent dans ma chambre et se dirigèrent vers la petite porte que j'avais essayé d'ouvrir. J'en comprenais l'usage maintenant; elle conduisait sans doute dans quelque caveau où ils déposaient les corps de leurs victimes; hélas! pensai-je, peut-être dans un instant, vais-je y être aussi déposé!

Celui qui marchait le premier tenait à la main une lanterne sourde.—Chut! doucement! dit-il à voix basse, par ici; il doit à coup sûr à cette heure.

Il tira une clé de sa poche, ouvrit la porte, et tous trois disparurent.

—Voilà le moment; allons, du courage, me dis-je, en m'apprêtant à sauter hors de mon lit et à courir vers la porte pour les enfermer. Mais je n'avais pas un pieds par terre que la lumière reparut, ils avaient déposé leur fardeau et revenaient déjà.

—Mon Dieu! ayez pitié de moi, murmurai-je en joignant les deux mains. Je les vis se diriger vers mon lit, je fermai les yeux involontairement, et ne vis ni n'entendis plus rien. J'étais évanoui, insensible, comme mort. J'ignore combien de temps je demeurai en cet état, mais lorsque je revins à moi et que j'ouvris de nouveau les yeux, comme tout était changé! Il faisait le plus beau temps du monde, le soleil brillait étincelant au ciel. Je fus habillé en un instant, et j'entrai dans la salle commune où Lukin m'apporta à déjeûner.

—Monsieur, me dit-il, avez son même sourire, maître Grégory demande si votre honneur veut lui accorder un instant d'entretien.

—Bien volontiers, répondis-je; et quelques minutes après, je vis en effet arriver le fils de l'aubergiste.

—Pardon, monsieur, si je vous dérange, me dit-il en sautant jusqu'à terre. Puis, après s'être assuré que nous étions seuls dans la chambre: "l'espère ajouta-t-il, que vous n'avez pas été trop dérangé cette nuit.

—Mais non, pas trop, répondis-je, me trouvant encore bien heureux d'en être quitte à si bon marché. Il s'est passé cependant quelque chose d'étrange qui...

—Je l'avoue, interrompit maître Grégory, nous nous bien traiter nos habitués et les voyageurs qui s'arrêtent chez nous; nous les servons petit à mieux, et j'espère, monsieur, que le grog que vous avez bu hier soir était au goût de votre honneur.

—Je répondis affirmativement.

—C'est que, voyez vous, en même, nous faisons par-ci par-là un peu de contrebande; si quelqu'un est volé, ce n'est que le roi.

Je fus démontré son peu de jugement de ne m'avoir pas confié la chose la veille; le fait est que si j'avais eu des pistolets, je n'aurais pas manqué de faire feu par son ami, et j'en aurais probablement tué ou blessé quelqu'un.

—Vous avez bien raison, monsieur, me répondit-il; [illegible] Bipskson et ses deux compagnons étaient débarqués hier une barrique de whisky de la première qualité; nous nous étions arrangés pour le prix, et comme vous savez, il est indispensable qu'on efface des vendeurs que de pareilles marchandises soient en plus de bonne heure. Si j'avais sardé le reste du monde, ils auraient placé le whisky entre part, et Dieu sait quand le m'en aurions apporté d'aussi bon. Le petit cellier qui donne dans notre chambre est le seul endroit où je puisse déposer ces sortes de choses, Lukin lui-même n'en sait rien; de notre point commun, car il est dangereux, comme dit l'ancien proverbe, *de trop faire le bouillon pour les crapauds*. J'essayai de les engager à déposer le whisky dans un [illegible] endroit, mais ils soutinrent bientôt de partir sans le leur, et [illegible] je ne pouvais [illegible] que j'oublierais [illegible] vous [illegible] bien oublier tout cela, et me [illegible] le [illegible] que je vous ai conté.

Il parlait ainsi, maître Grégory me fit un nouveau salut et quitta la chambre.

Il avait bien des choses à dire sur cette affaire, quelqu'elle se contient de me retrouver sain et sauf après tant d'épreuves, que l'instant [illegible] de la plus grande criminelle d'ailleurs la fraîcheur de maître Grégory m'avait disposé en sa faveur. Une [illegible] tourmentait, c'était de savoir où [illegible] Lukin qui entra dans la chambre: "l'espère ajouta-t-il, que vous n'avez pas été trop dérangé cette nuit.

—Mais non, pas trop, répondis-je, me trouvant encore bien heureux d'en être quitte à si bon marché. Il s'est passé cependant quelque chose d'étrange qui...

—Je l'avoue, interrompit maître Grégory, nous nous bien traiter nos habitués et les voyageurs qui s'arrêtent chez nous; nous les servons petit à mieux, et j'espère, monsieur, que le grog que vous avez bu hier soir était au goût de votre honneur.

—Je répondis affirmativement.

—C'est que, voyez vous, en même, nous faisons par-ci par-là un peu de contrebande; si quelqu'un est volé, ce n'est que le roi.

Je fus démontré son peu de jugement de ne m'avoir pas confié la chose la veille